

« Tout seul, ça signifie rien. »
Rôle du signifiant unitaire dans la genèse du sens phrastique :
comment le sens accède-t-il à la conscience ?

Yves Macchi¹

Résumé

Le mot est un animal grégaire. Pour signifier, il agit en bande organisée, il requiert absolument la collaboration de ses semblables, et à cette fin il fonde avec eux des associations éphémères que nous nommons des phrases. La phrase est quant à elle un événement s'étalant dans la durée. Elle n'a d'existence que dans la durée effective de son propre déploiement, et elle a un sens obligatoire, une orientation temporelle obligée. Le sens, ce n'est donc peut-être rien d'autre que le vecteur temporel orienté, la flèche qui nous fait transiter (que nous soyons locuteur ou récepteur) de mot en mot tout au long du temps intérieur de la phrase. Le sens comme une flèche traversant les unités d'une phrase, c'est ce à quoi je me propose de réfléchir ici.

Mots-clés : Chrono-analyse ; mot ; phrase ; conscience.

Abstract

The word is a gregarious animal. To signify it acts in organized band and it absolutely requires the collaboration of its fellow men. For this purpose, it founds with them ephemeral associations that we use to call sentences. The sentence is an event spread over time. It only exists in the actual duration of its own deployment, and it has a mandatory « sens » [direction], an obligatory temporal orientation. The « sens » [meaning] could be nothing more than the time-oriented vector, the arrow that makes us transit (whether we are speaker or receiver) from word to word throughout the interior time of the sentence. The meaning as an arrow crossing the units of a sentence is what I intend to think about here.

Keywords : Chronoanalysis ; word ; sentence ; consciousness.

¹ Université de Lille – Sciences Humaines et Sociales / RELIR – CLEA

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette question, je l'ignore.
Saint Augustin, *Les confessions*, Livre Onzième, chapitre XIV.

1. Un signifiant unitaire... insignifiant ?

Il existe principalement deux façons de porter atteinte à la signification d'une phrase. La première consiste à fabriquer des « cadavres exquis » en greffant sur une structure de phrase que l'on sait grammaticale des unités lexicales obtenues en feuilletant au hasard les pages d'un dictionnaire : on obtient alors des résultats cocasses comme ceux de la série (0) :

(0) Le « cadavre exquis »

Structure : [substantif sujet] [verbe transitif] [adverbe] [substantif objet]

Le fromage pense rêveusement la tartelette.

L'autonomiste monte scandaleusement l'électrovanne.

Le nègre démultiplie moralement le pressentiment.

Le démarcheur pénètre séparément l'alchimiste.

La structure syntaxique de ces phrases est tout à fait correcte, étant donnée au départ, mais leur interprétation, sans être impossible, requiert des manœuvres mentales élaborées : c'est seulement au prix de la reconstruction de présupposés contextuels complexes que l'incompatibilité logique *a priori* entre les constituants lexicaux peut être réduite et que la phrase peut se lire comme la déclaration plus ou moins métaphorique d'une situation concevable dans notre univers ordinaire. Ce premier type de manipulation, consistant à générer de façon aléatoire un énoncé coupé de toute intention réelle de signification, porte donc atteinte à sa cohésion lexico-référentielle sans altérer en aucune façon sa grammaticalité.

Mais on peut aussi perturber et même détruire la signification d'une phrase sans modifier ses constituants. Il suffit de partir d'une phrase réelle bien formée et de jouer sur la date de convocation des mots. Cela revient à prendre la phrase *en sens interdit*, à prendre la phrase, si j'ose dire, à rebrousse-poil.

Soit la phrase (1) :

(1) Essayez donc de prendre une phrase à rebrousse-poil !

Par permutation grossière de la tête de phrase, on obtient :

(2) [De prendre une phrase à rebrousse-poil] [essayez donc].

En rejetant en fin de période un élément syntaxique [essayez donc] qui aurait dû apparaître en tête de phrase, on perturbe l'interprétation en la retardant. On finit par comprendre, mais c'est au terme d'une attente qui dure jusqu'à la survenance du verbe [essayez]. Cette syntaxe dilatoire, qui rejette le verbe dans l'ultériorité du syntagme complément qu'il régit, demeure intelligible au prix d'une certaine patience. Un poète baroque se l'autoriserait.

Aggravons les choses par une permutation interne au premier segment :

(3) [(À rebrousse-poil) (de prendre une phrase)] [essayez donc].

Encore moins intelligible. À la dilation syntaxique précédente s'en ajoute ici une seconde, qui fait survenir le syntagme adverbial (À rebrousse-poil) dans l'antériorité du syntagme verbal (de prendre une phrase). Ce syntagme adverbial, toute attache temporelle rompue avec le verbe *prendre* dont il dépend dans la lexie – *prendre-à-rebrousse-poil* – semble flotter dans la phrase, et l'on ne sait, pendant un bref instant, à quel support de signification le rattacher. Une telle phrase, franchement transgressive, ne se rencontrerait guère que sous la plume d'un expérimentateur de l'Oulipo.

Mais on peut faire pis encore :

(4) [(A rebrousse-poil) ({une phrase } { de prendre })] [essayez donc].

en faisant siéger cette fois l'objet du verbe *prendre* dans l'avant temporel de ce dernier.

Et cette même inversion temporelle, appliquée à tous les composants non encore restructurés, donne enfin la bouillie syntaxique de la phrase (5) :

(5) [({/Poil/-/rebrousse /} {à}) ({/phrase/ /une/} {/prendre/ /de/})] [(donc) (essayez)]

Cette fois, c'est la structure temporelle intime de tous les syntagmes qui s'en trouve affectée : le substantif *phrase* siégeant dans l'antériorité de l'article *une* qui devrait le précéder, le verbe infinitif *prendre* siégeant dans l'avant de la préposition *de* qui devrait le régir, autant d'anomalies critiques qui viennent se superposer aux précédentes, perturbant de façon fatale la compréhension de la phrase.

En brisant tous les liens syntaxiques qui solidarisaient les mots dans la phrase de départ bien formée, on obtient en fait des unités aussi autonomes qu'elles le seraient si on les convoquait une à une en dehors de toute phrase : la combinaison (5), où tous les mots sont coupés les uns des autres par des ruptures d'incidence syntaxique, ne diffère donc en rien de la liste (6) obtenue par un tri aléatoire alphabétique :

(6)

à

de

donc

essayez

phrase

poil

prendre

rebrousse

une

En (5) comme en (6), une même discontinuité syntaxique provoquant une même destruction du sens.

Or, et c'est ce sur quoi je voudrais attirer l'attention, nous autres linguistes avons la surprenante habitude de nommer *signifiant* chacune des unités de la liste (6). Nous prétendons donc *intrinsèquement signifiantes* des unités qui pourtant *ne font pas sens pour nous* lorsque nous les saisissons dans le désordre ou isolément.

Cette étiquette de *signifiant* a pour défaut majeur de masquer le paradoxe essentiel touchant l'émergence de la signification à notre conscience : alors qu'une phrase bien formée telle que la phrase (1) fait sens pour tout sujet de langage, elle se compose paradoxalement d'unités qui, prises une à une, sont *dénuées de toute signification accessible à notre conscience*.

C'est ce *phénomène étrange et paradoxal de l'insignifiance du mot* que je vous propose d'observer à travers deux tests psycholinguistiques portant par commodité sur la langue française.

2. Premier test psycholinguistique : mesure du temps d'émergence à la conscience de la signification d'unités présentées isolément

L'artifice sur lequel repose le premier test est le suivant. J'ai prélevé une phrase réelle entière dans l'autobiographie de Jean-Paul Sartre intitulée *Les mots*, et je l'ai décomposée en une liste de mots triés alphabétiquement :

ce / de / dévouement / dont / homme / le / mon / ne / pas / pour / récompense/ respect / s'accrut / saint / trouvait

J'ai ensuite confectionné un diaporama dont chaque image portait un seul mot.

Les 4 personnes soumises au test sont des francophones âgés de 13 à 60 ans de mon entourage immédiat. Chacune d'elles a reçu l'instruction préalable suivante :

Je vais faire apparaître un par un des mots du français à l'écran de l'ordinateur. Tu vas simplement me dire ce que chaque mot signifie. Tu disposes d'autant de temps que tu le souhaites pour le faire : ce n'est pas une épreuve de rapidité. Quant tu n'as plus rien à dire sur un mot, tu me le fais savoir, et nous passons au mot suivant.

Il est important de souligner que les sujets ignoraient que les mots isolés qui allaient apparaître à l'écran provenaient de la décomposition préalable d'une seule et même phrase réelle.

Je me proposais de mesurer chez chacun d'eux le temps de latence, c'est-à-dire l'écart temporel entre l'instant d'apparition du mot à l'écran et l'instant de commencement de la glose paraphrastique. J'ai donc enregistré leurs réactions verbales spontanées au moyen d'un dictaphone, en prenant soin de repérer l'instant d'apparition de chaque mot à l'écran au moyen d'un « top » oral.

La transcription des réactions au test figure ci-dessous. Le repère **TL** signale dans cette transcription la fin de la période de latence, c'est-à-dire l'instant de démarrage de la paraphrase.

Réactions au test de présentation des unités isolées (triées par unité)

Présentation du signifiant CE

Agathe (collégienne âgée de 13 ans, en classe de 5^e)

Ce ? [silence] – C'est-à-dire... *ce ?* Heu, ben... **TL** c'est pour montrer... 'fin pour montrer quelque chose, 'fin *ce* c'est pour désigner quelque chose... Voilà, c'est tout ? 'Fin c'est pour désigner quelque chose...

Commentaire du sujet après glose : Je pensais pas qu'c'était l'mot au début, haha...

Nicolas (lycéen âgé de 16 ans, en classe de 1^{re} scientifique)

Ce ?! (petit rire de gorge) euh, *ceeee...* euuuuuh... trop peu d'lettres, ça m'dit rien. **TL**

[échec : le signifiant ne déclenche aucune image consciente glosable par le sujet]

Gaële (institutrice retraitée, âgée de 60 ans)

[silence] Ffff *ce*, euh... pronom... un déterminant... [long silence] **TL** *ce* verre [elle montre un verre placé devant elle] [rires].

Florian (étudiant en Sciences politiques – École supérieure de Journalisme de Lille, âgé de 22 ans)

Euuuuuuh... bon... c'est un pronom, un pronom ou un déterminant, un déterminant peut-être. Euuuuh... **TL** ça sert à montrer quelque chose.

Présentation du signifiant DE

Agathe

... *De* ? Ben c'est heu... par exemple heu... ffff, j'sais pas moi *de, de* euh... *de* quoi ? 'fin *de*, 'fin je sais pas moi, euh... *de*, ben... **TL** *de l'argent, de... de* quelque chose c'est un... une partie d'une chose, je sais pas, voilà.

Commentaire du sujet après glose : C'est bizarre, ce truc...

Nicolas

Alors *de*, c'est pareil, j'peux l'employer dans plein d'situations 'fin, je sais pas euh *deee*... ça a pas de sens en tant que tel, ça dépend du contexte. **TL**

[échec : le signifiant ne déclenche aucune image consciente glosable par le sujet]

Gaële

Fffff ouf... *de* ? particule... [long silence] moi ça me fait penser à particule. Ca me fait penser à particule eet c'que ça signifie pour moi, c'est que tout seul ça signifie rien, il faut qu'il soit associé à autre chose... **TL** *un verre – de – vin*.

Florian

Euh c'est une préposition, euuuuh c'est..., **TL** c'est pour ajouter une précision, quelque chose, une appartenance, euh un lieu, voilà.

Présentation du signifiant DÉVOUEMENT

Agathe

Dévouement ? Ben c'est se dévouer à quelqu'un, 'fin c'est euh... **TL** par exemple si y'a quelque chose de dur à faire, eh ben y'a quelqu'un qui va s'dévouer donc qui va dire bon d'accord j'vais l'faire.

Nicolas

Etre dévoué envers une personne, **TL** c'est faire preuve d'abnégation, savoir euh 'fin exécuter lorsqu'on demande quelque chose euh, pff, c'est respecter la personne et savoir, 'fin oui, chais pas comment j'pourrais l'dire comme ça spontanément.

Gaële

Dévouement ? [silence] euh... **TL** penser aux autres plus qu'à soi-même.

Florian

Euuuuh... Le dévouement, c'est euh, **TL** c'est à quel point on est capable de s'engager, c'est quand on s'engage véritablement dans quelque chose, c'est plus loin que l'engagement.

Présentation du signifiant DONT

Agathe

Un *don* ? Ou euh... *dont* ?... *dont*... c'est-à-dire ? *Dont* euh, *dont* euh, **TL** *cette personne dont... dont elle est amoureuse*... ben c'est 'fin je sais pas moi euh... euh c'est pour dési..., 'fin c'est plutôt utilisé pour des personnes... 'fin je sais pas...

Commentaire de l'expérimentateur : Il ne s'agit pas de mesurer des performances, hein, d'accord ?

Réponse du sujet : Ouais, je sais, mais c'est bizarre...

Nicolas

Dont ? Le don lorsqu'on donne ?? (Petit rire de gorge) Mais c'est *don(t) ??* (Rire de gorge) Mon orthographe est tellement nulle que j'saurais pas faire la différence entre **TL** le *don* du *don* ou du *donne* et le *dont* de *dont il s'agit*. Ben, tu peux couper.

Réaction postérieure au test : Ah ben oui ! J'ai confondu avec le *don* dé – o – ène, le *don* de *donner*, oui, mmm...

Gaële

Dont ? euh... [long silence] c'esst, donc, ça... **TL** c'est pour se rapporter à quelque chose, donc *la maladie – dont – je souffre*.

Florian

Dont ? Mmmm, pour moi **TL** c'est quand on donne un exemple, c'est euh, c'est euh quand on fait référence à quelque chose, *dont euh dont euh telle personne, ils étaient tous là dont euh le président*. Voilà.

Présentation du signifiant HOMME

Agathe

Homme ben... c'est... **TL** soit ça peut désigner euh... un être masculin, soit quelqu'un qui vit sur Terre.

Nicolas

Ouuuuuh *homme* ! Been j'pourrais passer un p'tit moment à te... à dire tout c'que j'ai lu dans l'bouquin que j'tai filé, mais euh **TL** l'homme en général ça peut être euh le genre euh ça peut exprimer le genre humain, donc euh l'ensemble des *homo sapiens* présents sur la Terre, j'sais pas euh ça peut aussi exprimer euh le genre masculin donc euh l'homme en particulier, 'fin bon ça a plein d'significations, j'pourrais pas touteees...

Gaële

Homme [silence] **TL** Individu de sexe masculin. Avec un « h » minuscule.

Florian

Euh, avec une minuscule comme ça, pour moi c'est leee, c'est le ça r'présente leee, **TL** le sexe par opposition à la femme, le genre.

Présentation du signifiant LE

Agathe

Le ben c'est c'est euh... masculin **TL**. Pour désigner euh... soit un objet soit ben une personne soit ben... n'importe quoi et euh... donc c'est masculin, f'in chais pas.

Nicolas

Le ! Ben c'est comme *ce* et *de* en fait, ça a vraiment une si..., 'fin la signification dépend totalement du contexte pour moi, j'peux pas t'donner de sens précis juste en ayant *Le* devant... **TL**

[échec : le signifiant ne déclenche aucune image consciente glosable par le sujet]

Gaële

Le... pareil que pour *ce* et *de*, n'a de sens que s'il précède... donc euh... un mot, un autre mot. **TL**

[échec : le signifiant ne déclenche aucune image consciente glosable par le sujet]

Florian

Le, c'est un déterminant euh défini, euh masculin, voilà c'est... **TL** quand on veut dire quelque chose de précis, illustrer quelque chose de précis.

Présentation du signifiant MON

Agathe

Mon, ben c'est euh... **TL** mon appartenance 'fin c'est euh... c'est qui m'appartient à moi, euh... ben c'est euh... ben c'est soit une personne soit un objet ou quelque chose comme ça qui m'appartient à moi, et qui appartient à personne d'autre, voilà.

Nicolas

Mon !!! (rire de gorge) **TL** C'est un possessif, ça signifie ce qui nous appartient, ce qui est la propriété d'une personne, *le*... 'fin, *mon le mien*, c'est qui est ma propriété quoi.

Gaële

Mon... **TL** Possessif. *Mon homme*.

Florian

Euuuuuh c'est pour désigner laaa... **TL** la possession, mmmm, voilà, tout simplement.

Présentation du signifiant NE

Agathe

Ne ben... c'est un peu... **TL** la négation qui va avec *pas*, 'fin *ne*..., *ne rien faire* ou ben... *tu ne dois pas faire ça*, 'fin c'est la négation quoi... une interdiction.

Nicolas

Ne ? Ben en général **TL** ça exprime une négation, *ne fais pas ci*, *ne fais pas ça*, euf, non, j'sais pas, ça exprime pas autre chose pour moi qu'la négation.

Gaële

Ne, ben signifie euh **TL** la négation.

Florian

Euuuuuh, **TL** ça fait partie des termes utilisés pour exprimer la négation.

Présentation du signifiant PAS

Agathe

Pas, ben ça va avec *ne*, euh... *pas* euh... ben c'est euh... **TL** on peut soit l'exprimer pour une interdiction donc une négation avec *ne* ou soit ben... *pas* ben... *pas ça* euh... 'fin... quelque chose qu'on veut pas, 'fin quelque chose que quelqu'un veut pas faire ou quelque chose comme ça ?

Nicolas

Pas euh... ceeee... oui **TL** ça s'emploie toujours dans un contexte de négation, donc *ne pas* euh, 'fin, non 'fin, j'saurais pas vraiment comment l'expl... mmm, pfff, ça a pas plus de sens comme ça indépendamment de son contexte pour moi.

Gaële

Pas [long silence] **TL** évidemment la négation également [silence] aaah... ben *ne* j'l'asso... oui, comment dire... *il ne faut pas*... complète le *ne* avec un verbe.

Florian

Ça complète souvent... le terme précédent. **TL** Ou aussi euh, ça peut euh désigner un pas dans l'cas d'la marche.

Présentation du signifiant POUR

Agathe

Pour ben... *pour* euh... *pour* euh [silence] *pour une personne, pour quelqu'un, euh... euh TL pour faire quelque chose, c'est pour se justifier. Pourquoi on fait ça ? Ben... c'est parce que, pour euh... voilà.*

Nicolas

Pour ! (rire de gorge) ben euh... hmhm, p'ff *pour* euh ça... **TL** ça exprime le but en général euh *afin deee, pour telle personne* euh, tel ou tel but, oui.

Gaële

Pour... **TL** la destination, le but, l'objectif.

Florian

Pour ? Mmmmm, *pour pour* euh... c'est dans..., **TL** ça désigne la finalité de quelque chose. Pourquoi. Ça répond à pourquoi. Pour euh, dans quel objectif fait-on cela, pour telle ou telle raison.

Présentation du signifiant RÉCOMPENSE

Agathe

Récompense, ben c'... normalement euh 'fin c'est ce qui arrive toujours pas, pas toujours, eh ben **TL** une récompense c'est quelqu'un, c'est quelque chose qu'on donne à une personne qui a fait des efforts.

Nicolas

Alors, la récompense, **TL** c'est quand ooooo reçoit, ça a toujours uneee, comment j'pourrais dire, ça a uneee, une dimension gratifiante lorsque tu as accompli quelque chose, tu reçois une récompense, donc c'est une compensation de l'effort que tu as fourni, j'imagine que bon la récompense doit avoir un sens différent selon les personnes, selon la tâche que tu as dû accomplir, si tu es récompensé pour un... pour un travail, pour un eff... pour un effort quelconque, la récompense sera d'autant plus gratifiante. (Long silence) Indépendamment d'sa valeur d'ailleurs.

Gaële

Récompense... [silence] alors, me fait penser, pour moi ça signifie oui ben... **TL** l'image à l'école quand on a bien travaillé ou bien le dans le cerveau le... le je sais plus comment on dit... le mécanisme de récompense dans le cerveau, les neurones de la récompense, c'est pas ça ?

Florian

Une récompeense... c'est c'quiii... , **TL** c'est pas forcément ce qu'on attend de quelque chose, on n'attend pas forcément une récompense, mais euh on l'accepte toujours, on est toujours fier d'être récompensé, mais c'est pas forcément, on fait pas forcément quèq' chose pour être récompensé, mais on est toujours fier de l'être.

Présentation du signifiant *RESPECT*

Agathe

Respect ben... *respecter quelqu'un* c'est euh... déjà eh ben hein... **TL** ne pas lui parler mal euh... 'fin *respecter ses droits* euh... *respecter* c'qu'il est, comme euh ben s'il est homo, si euh... si euh... ben n'importe quoi qui soit personnel pour lui.

Nicolas

Alors *respect*, c'est quand tuuu, mmm comment j'pourrais dire... **TL** quand tu admets le fait queee... qu'une personne en particulier – en général on *respecte* une personne, j'imagine – quand tu admets le fait que la personne puisse avoir un..., j'sais pas trop comment j'pourrais l'dire, puisse être, puisse avoir plus d'expérience en général, que tu écoutes attentivement c'qu'il te dit, c'que tuuu, ce qu'il ou elle peu importe la personne, que tuuuu, que tu as une sorte d'humilité, que tu t'exprimes humble... 'fin que tu perçois humblement cette personne que tu conçois comme un peu supérieure de par son expérience.

Gaële

Respect [long silence] **TL** la reconnaissance de la valeur... incontestable d'une personne.

Florian

Euuuh le respect ? C'est, c'est très large, et j'pense que ça, çaaa, **TL** ça dépend beaucoup d'l'éducation, j'pense que ça s'apprend le respect, c'est, c'est pas quelque chose d'inné.

Présentation du signifiant *S'ACCRUT*

Agathe

S'accrut je vois pas du tout c'que c'est, héhé, je vois pas du tout c'que c'est, je vois pas du tout. Je sais pas du tout c'que c'est. *S'accrut* ?? (**TL**) [échec de la reconnaissance du signifiant]

[Ici échec total de la glose, le sujet n'identifie pas le signifiant verbal s'accroître sous sa forme de parfait. Le temps de latence s'égale donc à la totalité de l'émission verbale.]

Nicolas

S'accrut !? (rire de gorge) ben j'imagine du verbe *accroître*, mmm, *s'accrut* (rire de gorge), **TL** s'augmenter, je vois j'vois pas, j'saurais pas dire.

Gaële

[silence] **TL** Augmenta.

Florian

Euuuh *s'accrut*, ouais du verbe *s'accroître* [silence] on l'emploie pour désigner la... le... **TL** la croissance de quelque chose, son... son... son « grandissement », voilà.

Présentation du signifiant *SAINTE*

Agathe

Sainte ben c'est quelqu'un qui euh... ben **TL** dans la dans les religions c'est quelqu'un qui a fait euh des exploits, qui euh qui a fait beaucoup de choses bien dans dans sa vie et euh quand par exemple on dit *tu es une personne sainte* ben c'est quelqu'un qui est gentil, qui euh... qui est toujours là pour t'aider ekcétera.

Nicolas

Alors *sain(t)* [silence], **TL** ça peut s'employer au sens religieux comme au sens médical, lorsqu'un organisme est sain, c'est qu'il est vierge de toute maladie, lorsque quelque chose est saint, sinon, dans le registre religieux, c'est tous les objets, tout ce qui est vénéré par leees... personnes croyantes.

Gaële

[silence] Ben **TL** dans la religion chrétienne la... la qualité de certains personnages donc reconnus dans la... la religion chrétienne.

Florian

Mmm bon *c'est un saint* euh **TL** terme religieux, catholique plutôt j'dirais 'fin chrétien, même si c'est assez étrange de l'voir sans majuscule, c'est, c'est perturbant. Voilà.

Présentation du signifiant TROUVAIT

Agathe

Trouvait ben *il trouvait* donc euh ben *trouver* ben c'est euh **TL** quelque chose que l'on trouve euh euh par terre ou quelque part dans ta maison qui t'appartient pas mais après ben tu vas dire ben tiens ça m'appartient maintenant ou euh ben... soit tu... ou ben ça appartient à quelqu'un d'autre et tu lui redonnes, c'est euh retrouver, c'est euh un objet à toi que tu retrouves avant euh 'fin après, 'fin voilà.

Nicolas

Trouvait ! hmm, ça a pas, ça a pas vraiment d'sens, lorsque c'est... lorsque j'ai juste le mot comme ça, 'fin *trouvait* euh pff, *trouvait* plein d'choses, franchement jeee, si... si y'avait éventuellement c'qui est trouvé justement, ça aurait peut-être une... une importance mais franchement non. Là j'vois pas. **TL**

[échec : le signifiant ne déclenche aucune image consciente glosable par le sujet]

Gaële

[silence] Ben, *trouvait*, heu [silence] **TL** soit *pensait*, *il trouvait que sa voisine était jolie*, soit euuuuh *il trouvait euh le temps long* [rires] donc il ressentait le temps long.

Florian

Euuuuuh, euh du verbe *trouver* [long silence] j'sais pas, j'sais pas, **TL** quand on trouve quelque chose, ou plutôt quand on a trouvé quelque chose, et là j'me d'mande si... tous ces mots font pas une phrase...

La réaction au mot isolé présente chez tous les sujets la même structure bipartite :

- tout d'abord une période de latence (antérieure au repère TL dans la transcription graphique) pendant laquelle le sujet tente vainement d'attribuer une signification au vocable et meuble le silence en articulant le signifiant et en l'accompagnant de marques d'hésitation (*euh, ben, eh ben*) et de pauses silencieuses dont la transcription graphique est délicate. Ces marques orales dilatoires accompagnent le processus subconscient d'émergence du sens dans l'esprit du sujet.
- vient ensuite la glose sémantique proprement dite, qui fait appel à diverses stratégies d'approche du sens :
 - le commentaire d'un trait de signification fonctionnelle :

Dont ? euh... [long silence] c'eesst, donc, ça... **TL c'est pour se rapporter à quelque chose**, donc *la maladie – dont – je souffre*.
 - le commentaire d'un trait de signification pragmatique :

Ce ? [blanc] – C'est-à-dire... *ce ?* Heu, ben... **TL c'est pour montrer...** 'fin pour montrer quelque chose, 'fin *ce* c'est pour désigner quelque chose... Voilà, c'est tout ? 'Fin c'est pour désigner quelque chose...

– le recours à la terminologie grammaticale scolaire :

Ne ben... c'est un peu **TL la négation** qui va avec *pas*, 'fin *ne...*, *ne rien faire* ou ben... *tu ne dois pas faire ça*, 'fin c'est la négation quoi... une interdiction.

– un exemple de contexte syntaxique ou référentiel possible d'emploi du mot :

... *De ?* Ben c'est heu... par exemple heu... ffff, j'sais pas moi *de*, *de* euh... *de* quoi ? 'fin *de*, 'fin je sais pas moi, euh... *de*, ben... **TL de l'argent**, *de... de* quelque chose c'est un... une partie d'quelque chose, je sais pas, voilà.

Dévouement ? Ben c'est se dévouer à quelqu'un, 'fin c'est euh... **TL par exemple si y'a quelque chose de dur à faire, eh ben y'a quelqu'un qui va s'dévouer** donc qui va dire bon d'accord j'vais l'faire.

– le recours à un parasyonyme :

(Présentation du signifiant S'ACCRUT)

[silence] **TL Augmenta.**

Etre dévoué envers une personne, **TL c'est faire preuve d'abnégation**, savoir euh 'fin exécuter lorsqu'on demande quelque chose euh, pff, c'est respecter la personne et savoir, 'fin oui, chais pas comment j'pourrais l'dire comme ça spontanément.

– plus rarement une définition abstraite de type lexicographique mobilisant des notions du même champ lexico-sémantique :

Homme [silence] **TL Individu de sexe masculin.** Avec un « h » minuscule.

Respect [long silence] **TL la reconnaissance de la valeur... incontestable d'une personne.**

– parfois enfin une définition de type encyclopédique à portée scientifique, morale et philosophique :

Ouuuuuh *homme* ! Been j'pourrais passer un p'tit moment à te... à dire tout c'que j'ai lu dans l'bouquin que j'tai filé, mais euh **TL l'homme en général ça peut être euh le genre euh ça peut exprimer le genre humain, donc euh l'ensemble des *homo sapiens* présents sur la Terre**, j'sais pas euh ça peut aussi exprimer euh le genre masculin donc euh l'homme en particulier, 'fin bon ça a plein d'significations, j'pourrais pas touteees...

Alors, la récompense, **TL c'est quand ooon reçoit, ça a toujours unee, comment j'pourrais dire, ça a unee, une dimension gratifiante lorsque tu as accompli quelque chose, tu reçois une récompense, donc c'est une compensation de l'effort que tu as fourni, j'imagine que bon la récompense doit avoir un sens différent selon les personnes, selon la tâche que tu as dû accomplir, si tu es récompensé pour un... pour un travail, pour un eff... pour un effort quelconque, la récompense sera d'autant plus gratifiante.** [Long silence] Indépendamment d'sa valeur d'ailleurs.

Dans leur effort pour attribuer un sens à l'unité isolée, les sujets font feu de tout bois, et mobilisent toutes les voies d'accès possibles à sa signification.

Leur glose ne présente que rarement l'aspect lisse d'un discours maîtrisé : elle est souvent segmentée par des pauses hésitatives, des repentirs, des auto-corrections, qui révèlent une élaboration graduelle et tâtonnante de la signification, comme autant de retouches successives apportées au tableau mental qui se dessine pas à pas dans leur esprit.

L'existence chez tous les sujets *d'une période de latence de durée variable, mais jamais nulle*, pendant laquelle le sujet n'énonce rien qui puisse être mis au compte du sens du vocable, et la structure souvent hésitante, peu structurée, de la glose elle-même montrent que *les sujets n'ont aucun accès immédiat à la signification des vocables isolés*, et qu'il leur faut fournir un effort psychique considérable pour tenter de l'appréhender.

Cette difficulté globale d'accès à la signification du mot isolé doit cependant être nuancée selon les types de mots. La glose des mots lexicaux est le plus souvent beaucoup moins entrecoupée de pauses hésitatives que celle des mots grammaticaux et les sujets se révèlent aussi beaucoup plus prolixes lorsqu'il s'agit de mots lexicaux.

S'agissant du temps de latence, on constate, en se reportant aux graphiques figurant en Annexe, qu'il peut varier considérablement d'un sujet à l'autre pour une même unité. Le relatif *dont*, par exemple, a requis un temps de réflexion de seulement 6 secondes chez Florian alors que les autres sujets ont eu besoin d'un temps de réflexion de 19 à 23 secondes. Cependant la moyenne des temps de latence pour chaque vocable, donnée dans la 1^{ère} colonne du tableau ci-après, révèle une assez nette différence entre mots lexicaux et mots alexiques :

Unité	temps de latence moyen (en secondes)	temps de latence minimal (en sec.)	temps de latence maximal (en sec.)
<i>ne</i>	3,889	2,306	5,625
<i>mon</i>	5,099	3,375	7,796
<i>pas</i>	5,44	3,534	8,281
saint	5,611	4,062	6,727
dévouement	7,656	2,557	11,25
respect	8,851	3,915	14,062
homme	9,34	7,572	10,586
récompense	10,634	4,377	16,537
s'accrut	10,902	3,578	19,981 (échec de la glose)
<i>pour</i>	12,128	4,929	16,822
<i>le</i>	13,587	3,319	19,971 (échec de la glose)
<i>dont</i>	17,744	6,39	23,761
<i>ce</i>	20,07	6,154	32,007
trouvait	20,619	12,275	33,83 (échec de la glose)
<i>de</i>	23,236	12,286	40,989

Tableau 1. Temps de latence moyen par unité (ordonnés du plus bref au plus long) : les vocables lexicaux apparaissent en gras, les vocables alexiques en italiques.

La plupart des vocables grammaticaux – la préposition pour, le déictique ce, le relatif dont, le déterminant article le – exigent en effet un temps de réflexion moyen nettement plus long que les vocables lexicaux.

Néanmoins cette tendance ne s'observe pas s'agissant des signifiants *ne* et *pas* (3 sujets sur 4 ont spontanément interprété *pas* comme une marque de négation parce qu'il leur était présenté, par le hasard du tri alphabétique, à la suite du vocable *ne*, ce qui les a préconditionnés en leur interdisant d'envisager *pas* comme un substantif).

On peut être surpris de cette rapidité à gloser la signification d'un terme aussi abstrait que le vocable *ne*, rapidité qui est peut-être à imputer à sa fonction syntaxique unique de négateur de prédicat, laquelle tempèrerait son degré d'abstraction élevé.

De même le déterminant personnel *mon*, malgré l'image abstraite de relation qu'il porte, et peut-être grâce au renvoi immédiat à l'instance locutrice qu'il implique, a-t-il suscité des gloses extrêmement rapides.

Inversement, le verbe transitif *trouvait*, quoique vecteur d'un contenu lexical, est l'un des vocables qui requièrent le plus long temps de latence : cette difficulté à appréhender sa signification est sans doute à mettre au compte de sa fonction de chréode phrastique et de la diversité potentielle des êtres pouvant occuper les différents postes actantiels de sa lexigénèse (*Pierre y trouvait son bonheur / Pierre trouvait Marie fatiguée / Pierre trouvait que la situation se dégradait*, etc.).

Mais cette variation observable du temps de latence en fonction du type de mot n'était pas ici ce qui m'intéressait principalement.

Mon propos était seulement d'obtenir une mesure du temps de latence pour chaque mot afin de calculer ensuite pour chaque sujet la somme de tous les temps de latence, somme notée Σ dans le tableau ci-après.

Sujet	Σ
Agathe	139,378
Nicolas	181,953
Gaële	205,527
Florian	172,389
Moyenne	174,806

Tableau 2. Somme Σ des temps de latence de toutes les unités isolées pour chaque sujet (exprimée en secondes)

3. Second test psycholinguistique : mesure du temps d'émergence à la conscience de la signification de la phrase entière

Dans la même journée – à 6 heures d'intervalle –, j'ai ensuite procédé avec les mêmes locuteurs à un second test. Je leur ai présenté oralement l'intégralité de la phrase de Sartre que j'avais initialement décomposée, en leur demandant d'en gloser la signification².

Cette phrase était :

(7) Mon respect s'accrut pour ce saint homme dont le dévouement ne trouvait pas de récompense.

Les consignes expérimentales étaient les suivantes :

Je vais te lire une phrase. Tu vas simplement me dire ce que cette phrase signifie. Tu disposes d'autant de temps que tu le souhaites pour le faire : ce n'est pas une épreuve de rapidité. Si tu le souhaites, je peux te la relire, et autant de fois que tu le souhaiteras.

Cette fois encore, les locuteurs étaient tout entiers concentrés sur leur activité de glose sémantique et ils ignoraient que je me proposais de mesurer le temps d'émergence du sens de la phrase à leur conscience.

² J'ai choisi ici une présentation orale de la phrase, plus longue que sa saisie visuelle par la lecture, afin de me placer dans les plus mauvaises conditions du point de vue du chronométrage, comme on le comprendra ensuite.

Réactions au test portant sur la phrase entière oralisée : « Mon respect s'accrut pour ce saint homme dont le dévouement ne trouvait pas de récompense. »

Agathe

Agathe : C'était pas les mots que t'avais dits tout à l'heure ?

Expérimentateur : Donne le sens de la phrase.

Agathe : Vas-y, répète s'te plaît.

(L'expérimentateur répète la phrase de Sartre)

Agathe : Ben euh, c'est euh, **TL** c'est une personne qui parle, eh ben euh son respect euh devient de plus en plus grand, parce que, comme cette... l'autre personne fait tellement de dévouement et euh ben elle doit être récompensée avec du respect, c'est pas ça ? 'Fin j'sais pas, hein ? J'dis ça j'dis rien, c'est tout ?

Nicolas

Nicolas : Alors, *mon respect s'accrut pour le... ce saint homme...*

Expérimentateur : Tu veux que je te la répète ?

Nicolas : S'il te plaît.

(L'expérimentateur relit la phrase)

Nicolas : Ouais, je... je j'y f'sais allusion tout à l'heure, je disais que ben donc **TL** le saint homme en question là il va... donc il se dévoue sans recevoir de récompense, donc c'est c'est ce que je disais tout à l'heure, il fait preuve d'abnégation, il a... il donne sans recevoir en retour, donc le le... la personne qui parle, le narrateur euh... euh éprouve forcément un respect envers cette personne qui sait faire abstraction de... de... de la récompense et donne sans vouloir recevoir.

Gaële

[Long silence] Donc, leeeee **TL** narrateur nous dit qu'il respecte de plus en plus euh ce saint hommeee donc euh une personne qu'il considère comme sainte vu son comportement euh très dévoué vis-à-vis, je suppose, des autres. Voilà. Les autres personnes autour de lui. Et ce dévouement apparemment n'a pas de... n'est pas récompensé, il n'y a pas de retour, il n'est pas reconnu.

Florian

Je veux bien que tu la r'lises.

(L'expérimentateur relit la phrase)

Florian : Ben **TL** j'pense que le plus important dans cette phrase, c'est le lien entre le dévouement et la récompense, c'est ce que je disais, j'pense que c'est ce à quoi je voulais en v'nir peut-être, c'est que le dévouement implique nécessairement une récompense. Est-ce que, est-ce qu'on doit s'attrister d'une... quand le dévouement n'est pas récompensé ? Et dans ce cas, est-ce que ça voudrait dire qu'on s'est dévoué uniquement pour la récompense ? Je crois que ça pose cette question.

La phrase entière suscite un commentaire beaucoup plus fluide, beaucoup moins haché de pauses hésitatives, que l'unité isolée, malgré sa complexité syntaxique. Cette complexité a d'ailleurs incité 3 sujets sur 4 à demander une relecture de la phrase, ce qui peut s'expliquer par deux facteurs au moins : d'une part, la phrase, porteuse de 7 unités lexicales, sature leur mémoire de travail, ce qui provoque chez eux une difficulté de stockage mémoriel ; d'autre part, la décontextualisation exige de leur part un effort de reconstruction contextuelle *a posteriori* de l'univers référentiel évoqué, univers complexe puisqu'il fait intervenir 3 acteurs (la première personne narratrice, le saint homme, les êtres qui bénéficient de son dévouement) et trois types de relations abstraites entre ces êtres (le

respect, le dévouement et la non récompense), référent complexe auquel s'associe en outre une idée d'accroissement portant sur la quantité de respect.

Eh bien, malgré cette complexité, et malgré les atermoiements dus à une demande de relecture de la part de 3 sujets sur 4, *la glose de la phrase entière démarre très tôt, comme le montre le tableau suivant* :

Sujet	Somme Σ des temps de latence pour l'ensemble des unités isolées	Temps de latence pour la phrase entière (et pourcentage rapporté à Σ)
Agathe	139,378	15,919 (11,42%)
Nicolas	181,953	22,894 (12,58%)
Gaële	205,527	12,803 (06,22%)
Florian	172,389	23,288 (13,5%)
Moyenne	174,806	18,726 (10,71%)

Tableau 3. Comparaison de Σ et du temps de latence pour la phrase entière (exprimés en secondes)³

Les sujets accèdent beaucoup plus rapidement – en moyenne *dix fois plus rapidement* – à la signification de la phrase entière qu'ils n'accèdent à la signification de toutes ses unités lorsqu'elles leur sont présentées séparément. Ce qui revient à dire, inversement, que *le sens d'une même unité émerge bien plus lentement à leur conscience lorsque cette unité leur est présentée isolément que lorsqu'elle est portée par la phrase*.

L'extrême lenteur de réaction des sujets devant le mot isolé est manifestement due à sa décontextualisation totale : la saisie d'un mot isolé est une situation déstabilisante et totalement artificielle qu'ils n'ont jamais rencontrée et ne rencontreront jamais dans leur expérience réelle de la parole où le mot est toujours porté par le flux du discours. Tout leur effort pendant le temps de latence va donc consister à tenter de reconstruire *a posteriori* un contexte discursif d'emploi compatible avec l'unité présentée.

Or, si la glose des unités isolées varie d'un sujet à l'autre et pour chaque sujet d'une unité à l'autre, *son contenu repose invariablement sur un seul et même mécanisme de pensée, celui de l'association mentale* : association paradigmatique du signifiant présenté à un homonyme, à un parasyonyme ou à un terme de la même famille lexicale, association syntaxique à d'autres signifiants dans des combinaisons servant d'exemples, association enfin à des situations référentielles variées, mobilisant toute une expérience complexe des liens entre le mot et l'univers extra-linguistique.

Tout ce bric-à-brac associatif révélateur de la *grammaire sauvage* des locuteurs, de leur connaissance intuitive des capacités associatives et référentielles du mot, marque en réalité *leur échec total au test* : *ce que les sujets paraphrasent, en effet, ce n'est jamais la signification propre du seul mot présenté, comme l'expérimentateur l'exigeait au départ, c'est la valeur locale dont il se revêt dans telle ou telle association signifiante qui a momentanément émergé à leur esprit*.

Ainsi par exemple les sujets réduisent-ils tous la signification du déterminant *mon* à une seule valeur contextuelle, celle de possession ou d'appartenance, quand on sait que ses capacités de référence sont bien loin de se limiter à cela (*mon rhume, ma femme, mon respect pour ce saint homme*, par exemple, ne déclarent aucune relation d'appartenance) (Chevalier 1977 : 5-10 et Delport 2004 : 47-50). De même, réduisent-ils la puissance de signification de la préposition *pour* à la seule déclaration

³ NB : le temps de latence pour la phrase entière (deuxième colonne) inclut le temps de lecture de la phrase (d'une durée approximative de 6 secondes) et pour 3 sujets sur 4 (tous sauf Gaële) le temps d'une relecture.

de la finalité ou du mobile d'un comportement humain, alors que cette préposition, on le sait, est capable de contribuer à évoquer bien d'autres types de relations dans l'univers référentiel (*pour moi, ce n'est pas vrai ; le train pour Paris aura un retard de deux heures ; mon respect pour ce saint homme, etc.*). De même encore réduisent-ils tous la puissance de signification du substantif *respect* à la seule valeur dont il se revêt lorsqu'il met en relation deux êtres animés humains, laissant échapper les multiples cas d'emploi où les actants sont des êtres inanimés (*le respect du protocole expérimental, le respect de la constitution par la loi etc.*).

Toutes ces valeurs locales aperçues par les sujets sont l'effet induit dans leur esprit, *non pas par la seule unité présentée, mais par toute une combinaison de mots ou de notions qu'ils ont reconstruite en pensée en ayant en vue un contexte référentiel particulier*, et sans doute guidés par une certaine forme d'orthonymie ou de prototypicité.

Sommés par l'expérimentateur d'appréhender *la signification propre, supposée une et immanente*, du mot isolé, les sujets ne parviennent donc à saisir fragmentairement que telle ou telle de ses valeurs locales en discours, qu'ils tiennent indûment pour sa signification. Leur incapacité à appréhender le signifié spécifique du mot est totale, et leur réaction au test est une pure tricherie, puisqu'ils ont projeté sur le mot des traits de signification contextuelle dont il est par lui-même totalement dépourvu.

Mais cette incapacité à accéder au signifié du mot isolé, ce n'est pas seulement celle de mes sujets d'expérience, c'est celle de tout sujet de langage.

C'est par exemple celle du lexicographe qui, lorsqu'il tente de cerner le sens d'un mot, n'a d'autre choix que de construire une paraphrase définitionnelle, paraphrase elle-même composée de plusieurs mots *qui ne disent pas leur propre sens* et qui demandent donc à être définis à leur tour au moyen d'autres mots *qui eux-mêmes ne diront pas leur propre sens...* et ainsi *ad infinitum*. Cette régression indéfinie du sens sur la surface signifiante, régression qui conduit, à la limite, à devoir faire appel à la totalité des mots d'une langue pour en définir un seul, cette circularité lexicographique où les mots se font écho sans jamais dire leur propre sens, montre que *le sens n'a pas de lieu identifiable*, qu'il n'habite statiquement dans aucune des unités de la langue prise séparément, qu'il est littéralement *atopique*.

Cette incapacité, c'est aussi, hélas, celle de tout linguiste. Si nous, linguistes, avons un accès conscient immédiat au « signifié » immanent dont nous supposons que chaque « signifiant » est porteur, devrions-nous écrire des mémoires de plusieurs centaines de pages pour cerner les capacités référentielles et syntaxiques d'un seul mot ou d'un seul morphème, comme on le voit faire ordinairement en linguistique ? Notre prolixité théorique, la lourdeur de nos appareils conceptuels, sont les symptômes mêmes de notre échec : pour nous aussi, le signifiant unitaire est insignifiant.

Tel est le paradoxe augustinien de la signification : je sais fort bien, moi usager du langage, ce que signifient les mots de ma propre langue puisque je les emploie sans peine et sans erreur pour dire ce que j'ai à dire en chacun de mes actes de parole. Je sais fort bien ce qu'ils signifient, puisque je comprends sans effort toute phrase élaborée avec les mots de ma propre langue. Et pourtant, dès que l'on me demande ce que signifie, pris un à un, chacun des mots que j'utilise, je suis désarmé, je balbutie, je redeviens un *enfant* au sens étymologique du terme et, comme le font parfois les sujets de mon expérience, je finis par avouer qu'isolément *ils ne signifient strictement rien* comme on le voit ici :

Reconnaissance par le sujet de son incapacité à accéder à la signification de l'unité isolée

Ce ?! (petit rire de gorge) euh, *ceeee... euuuuuh... trop peu d'lettres, ça m'dit rien.*
TL

Alors *de*, c'est pareil, j'peux l'employer dans plein d'situations 'fin, je sais pas euh *deee... ça a pas de sens en tant que tel, ça dépend du contexte.* TL

Le ! Ben c'est comme *ce* et *de* en fait, ça a vraiment une si..., '**fin la signification dépend totalement du contexte pour moi, j'peux pas t'donner de sens précis juste en ayant *Le* devant...** TL

Pas euh... *ceeee...* oui TL ça s'emploie toujours dans un contexte de négation, donc *ne pas* euh, 'fin, non 'fin, j'saurais pas vraiment comment l'expl... mmm, pfff, **ça a pas plus de sens comme ça indépendamment de son contexte pour moi.**

Trouvait ! hmm, ça a pas, **ça a pas vraiment d'sens**, lorsque c'est... **lorsque j'ai juste le mot comme ça, 'fin *trouvait* euh pff, *trouvait* plein d'choses, franchement jeee, si... si y'avait éventuellement c'qui est trouvé justement, ça aurait peut-être une... une importance mais franchement non. Là j'vois pas.** TL

Fffff ouf... *De ?* particule... [long silence] moi ça me fait penser à particule. Ca me fait penser à particule eet **c'que ça signifie pour moi, c'est que tout seul ça signifie rien, il faut qu'il soit associé à autre chose...** TL *un verre – de – vin.*

Le... pareil que pour *ce* et *de*, **n'a de sens que s'il précède... donc euh... un mot, un autre mot.** TL

« Tout seul, ça signifie rien, il faut qu'il soit associé à autre chose », reconnaît, lucide, l'un des sujets interrogés, percevant spontanément le mot isolé comme *une entité par nature frappée d'incomplétude sémantique et syntaxique*. Personne, en somme, ni l'usager naïf du langage, ni le linguiste, qui ne jouit sur ce point d'aucun privilège, n'est capable d'accéder à ce qu'un mot isolé intrinsèquement signifie. De sorte que si, comme nous le supposons, au cœur de chaque signifiant gît un signifié immanent, un et invariant, ce signifié, ne pouvant être appréhendé directement par la conscience de qui que ce soit, ne peut être autre chose que le fruit d'une élaboration théorique *a posteriori*, construction théorique que l'on ne saurait confondre avec l'instruction instantanée – mais inconsciente – dont le signifiant est nécessairement porteur pour tout usager du langage en instance de parole. Parodiant la réflexion de Saint Augustin s'interrogeant sur la nature du temps, le linguiste pourrait donc s'exclamer : *Qu'est-ce donc que le sens d'une unité ? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette question, je l'ignore...*

Et nous voici reconduits au paradoxe énoncé au début de ce travail : *comment diable est-il possible que des unités dont la signification propre échappe totalement à notre conscience lorsque nous les appréhendons isolément parviennent malgré tout à engendrer un sens accessible à notre conscience lorsqu'elles sont combinées en syntagmes et en phrases ?* À cette question, je ne vois qu'une seule réponse, que me dictent mes travaux antérieurs de chronosyntaxe : *le sens, en tant qu'il est capable d'advenir à la conscience, est par nature un phénomène émergent et tout entier de nature temporelle et processive*. En d'autres termes, **le sens n'est jamais une donnée immédiate de la conscience**, il est le fruit d'un processus syntaxique, composé d'une suite d'opérations s'étalant dans la durée, et il requiert pour advenir le vecteur de la temporalité phrastique réelle. Il ne siège donc dans aucune des unités de la phrase prise séparément, mais dans le mouvement même par lequel, portés par la flèche du temps phrastique, nous transitons de mot en mot. Je propose donc de regarder la genèse du sens phrastique comme l'illustre le schéma que voici :

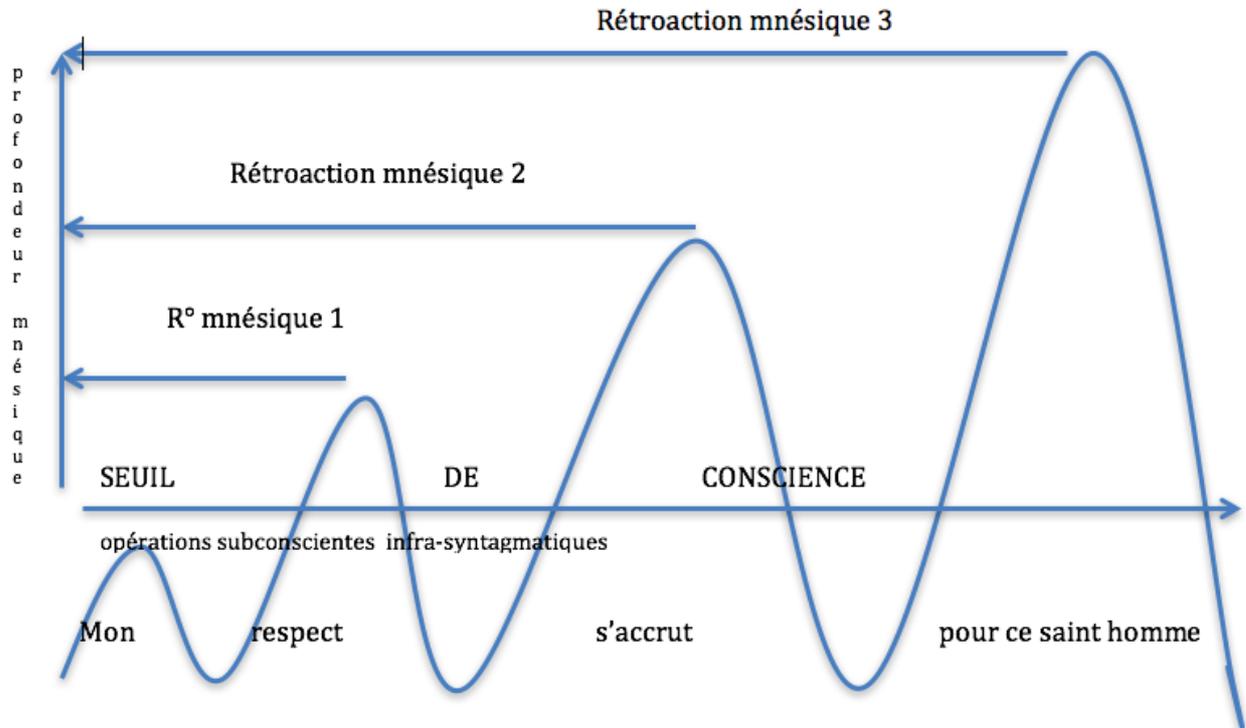


Figure 1. Genèse du sens phrastique

Pas à pas, à mesure qu'elle déploie les mots dont elle est vectrice, *la phrase modifie l'état de conscience du récepteur*, et c'est le cumul opératif de ces modifications psychiques successives que l'on appelle *sens de la phrase*⁴.

Étant donné que chaque unité est porteuse d'instructions signifiantes qui échappent à la conscience immédiate, la genèse du sens peut se représenter comme une courbe sinusoïdale d'amplitude croissante par laquelle l'esprit du récepteur de la phrase *oscille constamment entre un pôle subconscient – celui des opérations internes propres à chaque vocable – et un pôle conscient, celui des rétroactions mémorielles entre vocables*. A mesure que les unités de la phrase viennent se stocker dans la mémoire de travail du récepteur, la rétroaction entre les signifiants mémorisés devient cumulativement de plus en plus importante, et accroît dans la même proportion l'accès de la signification à la conscience.

Le moment où s'opère la prise de conscience linguistique n'est donc jamais l'intervalle de temps étroit et fugace de la réception d'un signifiant unitaire frappé par nature d'incomplétude mais *l'intervalle de temps plus large et plus durable d'une mémoire de travail rémanente* où les signifiants maintenus en esprit interagissent pour y élaborer le sens conscient, en connexion avec tous les schémas d'expérience, référentiels et praxiques, stockés en mémoire par le récepteur.

L'analyse chronosyntaxique d'un fragment de la phrase de Sartre illustre la façon dont concrètement la phrase fait alterner dans l'esprit du récepteur moments de subconscience et moments de conscience.

(7) Mon t1 respect t2 s'accrut t3 pour t4 ce t5 saint homme t6...

⁴ On pourrait même définir la phrase comme une *machine à prendre conscience*, en ce qu'elle permet au locuteur de *faire advenir à sa propre conscience* les mécanismes de pensée amorphes et confus à l'œuvre dans son esprit à l'instant où il entreprend de parler, et la définir aussi comme une *machine à manipuler la conscience*, en ce qu'elle permet à tout locuteur de *modifier graduellement l'état de conscience de celui qui l'écoute*.

Suspendons le cours de cette phrase à l'instant t1 :

(7a) Mon ^{t1}

À ce stade de développement de la phrase, le récepteur ne tient en esprit que l'image abstraite d'une relation de dépendance entre deux êtres, dont l'un est le locuteur et l'autre un être de troisième personne dont il ne connaît que le genre et le nombre. Une incomplétude lexicale – une attente de nom substantif – est ainsi ouverte par la morphologie du déterminant personnel, attente qui ne sera résolue qu'un instant après par la survenance du substantif *respect* :

(7b) Mon t1 respect ^{t2}

Le complément lexical apporté par le substantif interagit alors avec le déterminant stocké dans la mémoire de travail du récepteur, ce qui permet *un premier accès du sens à la conscience*. Mais cette complétude ouvre à son tour une nouvelle incomplétude dans l'esprit : on vient de poser l'existence d'un être de rang troisième, et on ne s'aviserait pas de le faire si c'était pour ne rien en dire. À l'instant t2 le syntagme *mon respect* acquiert donc dans l'esprit du récepteur le statut de thème logique de la phrase et y dessine *l'attente d'un propos*.

Cette attente est à son tour résolue à l'instant t3 par la survenance du verbe conjugué *s'accrut*.

(7c) Mon t1 respect t2 s'accrut ^{t3}

lequel interagit dans la mémoire avec le résultat psychique construit en t2. Comme ce verbe porte une opération intransitive – *s'accroître* – impliquant un seul actant, l'unique poste actantiel dont il dispose est saturé et sa genèse syntaxique est entièrement achevée.

À l'instant t3, on obtient en somme *un entier de conscience syntaxiquement complet* et la phrase pourrait fort bien s'achever ici.

Mais pour être syntaxiquement entière, cette séquence signifiante n'en est pas moins référentiellement incomplète : on ne s'en satisfera que si le co-texte antérieur a préalablement livré l'identité de l'être auquel on porte du respect. Cette incomplétude référentielle, si elle n'a pas été résolue par le co-texte antérieur devra l'être dans la phrase elle-même, comme c'est le cas sous la plume de Sartre par la survenance du syntagme *pour ce saint homme*.

(7d) Mon t1 respect t2 s'accrut t3 pour t4 ce t5 saint homme ^{t6}

Si maintenant on observe l'intervalle t4-t6, *on voit qu'il ne constitue un entier de signification pour l'esprit qu'à l'instant t6* à la survenance de la lexie *saint-homme*. Dans tous les intervalles temporels antérieurs, de t3 à t6, s'ouvrent et se résolvent successivement plusieurs attentes psychiques, plusieurs incomplétudes : la préposition adresse un appel à une entité substantive (substantif, pronom personnel, infinitif), appel qui n'est pas entièrement résolu, mais seulement affiné ensuite, par le déictique *ce* : celui-ci ne fait que préciser la nature de l'entité substantive en réduisant le champ de l'attente à un substantif proprement dit dont il annonce le genre et le nombre. Ce n'est donc qu'à l'instant t6 que l'attente ouverte à l'instant t4 par la préposition *pour* est entièrement résolue et que peut s'effectuer dans la mémoire du récepteur une nouvelle synthèse mnésique permettant un accès du sens à la conscience. *Pendant tout l'intervalle t4 / t6, le processus de genèse du sens demeure par conséquent sous le seuil de conscience*.

Lors de la réception de ce fragment de phrase le sens n'affleure en fait à la conscience qu'en trois instants : t2, t3 et t6, chaque fois qu'un entier syntagmatique se synthétise dans la mémoire, c'est-à-dire très concrètement chaque fois qu'un lexème survient, permettant au syntagme mémorisé de s'associer dans l'esprit du récepteur à une image référentielle. *L'unité minimale de conscience linguistique, et par conséquent de sens conscient, c'est donc le syntagme tenu en mémoire. Dès que l'on descend en dessous du syntagme où s'opère la synthèse mémorielle du signifiant phrastique, on plonge sous le seuil de conscience linguistique*.

Ainsi, l'acquisition du sens phrastique ne s'opère-t-elle pas du tout dans l'esprit de façon linéaire et continue, *mais au contraire de façon discontinue, par brefs instants de prise de conscience entrecoupés de longs moments de subconscience, par paquets syntagmatiques de signifiants, par sauts quantiques de syntagme en syntagme* pourrait-on dire, le récepteur de la phrase se voyant parfois contraint de demeurer pendant plusieurs intervalles de temps opératif successifs sous le seuil de conscience propre aux unités infra-syntagmatiques.

Conclusion : quel signifié pour le signifiant unitaire ? Pour un signifiant dynamique. Pour l'abandon de la notion de signifié au profit de la notion de signifiante.

S'il fallait à tout prix sauver la terminologie traditionnelle *signifiant / signifié* appliquée aux unités, voici donc ce que je proposerais : que l'on interprète le terme « signifiant » comme une propriété téléologique et dynamique, comme une visée de signification, ou pour reprendre le terme proposé naguère par José Vicente Lozano, comme un pur *significando*, un « être en train de signifier », saisi dans son opérativité. La signifiante serait alors *le mécanisme par lequel chaque mot de la phrase, étant par essence frappé d'incomplétude pour notre conscience actuelle, adresse un appel de complémentation au processus phrastique.*

Le sens d'une unité, ainsi envisagé, ne peut plus être regardé comme un *acquis*, mais seulement comme un *processus dynamique d'acquisition* inséparable de la genèse de la phrase elle-même. Et l'étiquette de *signifié*, héritée d'un structuralisme statique et immanentiste, s'avère dès lors dramatiquement inadaptée : dérivée par substantivation du participe du verbe *signifier*, elle nous contraint à regarder le sens d'une unité comme un résultat achevé, parfait et totalement acquis. L'expérience que nous en avons tous est au contraire celle *d'une potentialité labile, métastable, insaisissable, par nature incomplète, et qui n'acquiert pour nous une stabilité sémantique et syntaxique, d'ailleurs très éphémère, que par association momentanée de l'unité avec d'autres unités et par association de toute la phrase à un contexte discursif et référentiel dont la singularité et la complexité effraient le linguiste.* Cette notion statique de *signifié*, je crois donc que nous devrions nous en débarrasser définitivement, au profit d'une simple *signifiante* tensive, en gestation continue d'elle-même, et inséparable du déploiement temporel des mots dont la phrase est vectrice.

Ainsi conçu, le signifiant unitaire n'apparaît nullement comme un être insignifiant, mais au contraire comme un être dynamiquement signifiant, un embryon, un germe, une potentialité de signification qui ne peut s'actualiser et accéder à notre conscience que dans le milieu dynamique de la phrase en acte.

Cette signifiante dynamique, le signifiant unitaire la doit au fait qu'il est lui-même intérieurement un être fait de temps et qu'il déploie dans sa propre endochronie des composants submorphologiques et morphologiques porteurs d'instructions subconscientes temporellement ordonnées, comme j'ai tenté de le montrer dans deux études, l'une de chronomorphologie verbale et l'autre de chronophonétique lexicale, en m'appuyant sur les explorations pionnières de Didier Bottineau et de Michaël Grégoire portant sur le signifiant submorphémique⁵.

⁵ Le test de réaction aux unités isolées montre du reste que plus la durée intérieure du signifiant présenté est importante, ce qui est globalement le cas des unités de type lexical, plus sa signification accède rapidement à la conscience des sujets de l'expérience ; inversement, plus le chronème de l'unité est bref, c'est-à-dire plus sa matérialité physique est évanescence, ce qui est le cas des unités grammaticales, plus les sujets reconnaissent leur difficulté ou leur échec total à en appréhender la signification. *Ce rapport proportionnel entre épaisseur endochronique du signifiant et rapidité d'accès à sa signification s'entend aisément.* Plus une unité porte de micro-opérations internes, plus elle sera riche de formants nécessaires à la physification de ces micro-opérations, et plus, par conséquent, son chronème sera large. Plus large sera son chronème, plus riche sera sa signifiante, et plus elle aura de capacité à livrer à l'esprit un résultat manipulable par la conscience.

C'est donc seulement, en dernière instance, par une analyse fine, microscopique, des mécanismes subconscients de la signifiante intime des unités que nous pouvons espérer trouver un jour une réponse à la question cruciale de l'émergence du sens à la conscience.

Références bibliographiques

BOTTINEAU, Didier (1999, septembre). *Du son au sens : l'invariant de I et A en anglais et autres langues*. Conférence présentée au CERTA, Université d'Artois, Arras, France. Disponible en ligne sur <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/25/88/89/PDF/Bottineau_1999_IIA.pdf> (consulté le 1 avril 2018).

BOTTINEAU, Didier (2003). Iconicité, théories du signe et typologie des langues. *Cahiers de linguistique analogique 1*, 209-228.

BOTTINEAU, Didier (2009). La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance i/a dans les microsystèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien. *Philologia LIV* (3), 125-151. [1]_[SEP]

BOTTINEAU, Didier (2012). Submorphémique et corporéité cognitive. *Miranda 7*, np. Disponible en ligne sur <<https://journals.openedition.org/miranda/5350>> (consulté le 1 avril 2018).

BOTTINEAU, Didier (2014). Explorer l'iconicité des signifiants lexicaux et grammaticaux en langue française dans une perspective contrastive (anglais, arabe). *Le français moderne 2*, CILF.

CHEVALIER, Jean-Claude (1977). De l'opposition *aver-tener*. *Cahiers de linguistique hispanique médiévale 2*, 5-48.

DELPORT, Marie-France (2004). *Deux verbes espagnols : haber et tener*. Paris : Éditions Hispaniques.

GREGOIRE, Michaël (2012). *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebruck : Presses Académiques Francophones.

MACCHI, Yves (2005). Chronomorphogénèse verbale : esquisse d'embryologie du verbe espagnol. *Cahiers de linguistique analogique 2*, 153-204.

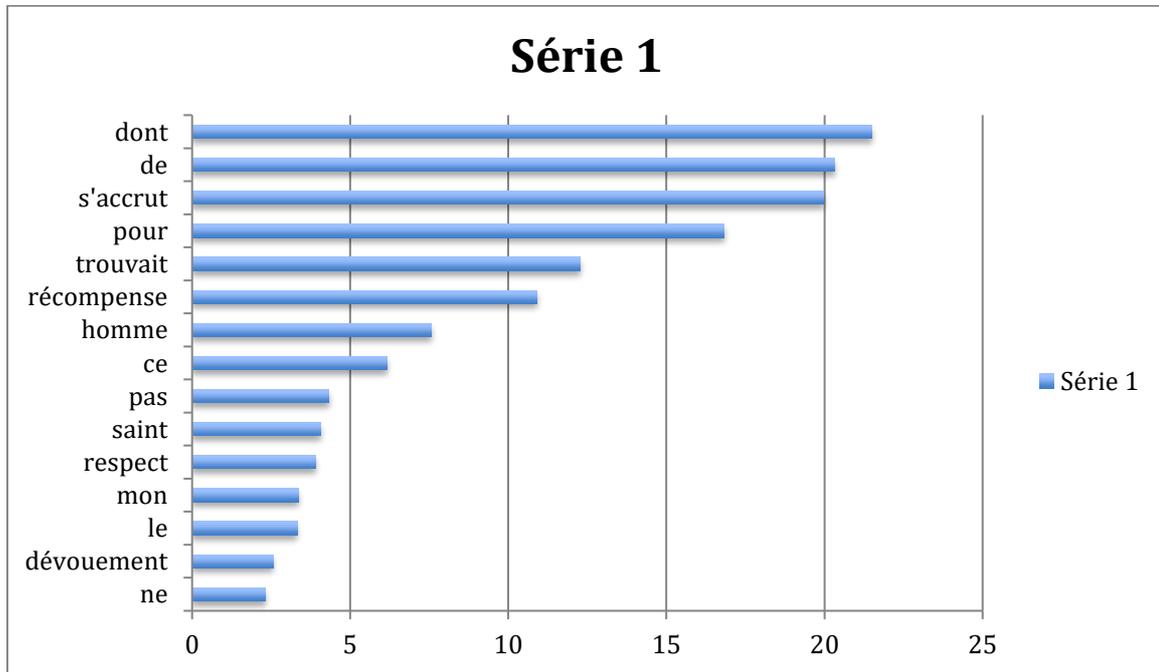
MACCHI, Yves (2014, juin). *Du sens et de la signifiante du substantif monosyllabique espagnol pie. Chronosémantique (I)*. Communication présentée lors de la Journée d'étude « La linguistique du signifiant. Approches et domaines d'application » (José VICENTE LOZANO, org.), Université de Rouen, France (à paraître dans les *Cahiers de l'ERLAC*).

MACCHI, Yves (2015). Chronophonétique (I). Esquisse d'embryologie du mot. Dans Élodie BLESTEL & Chrystelle FORTINEAU-BREMOND, *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chrono-analyse en linguistique hispanique* (p. 169-200). Limoges : Lambert-Lucas.

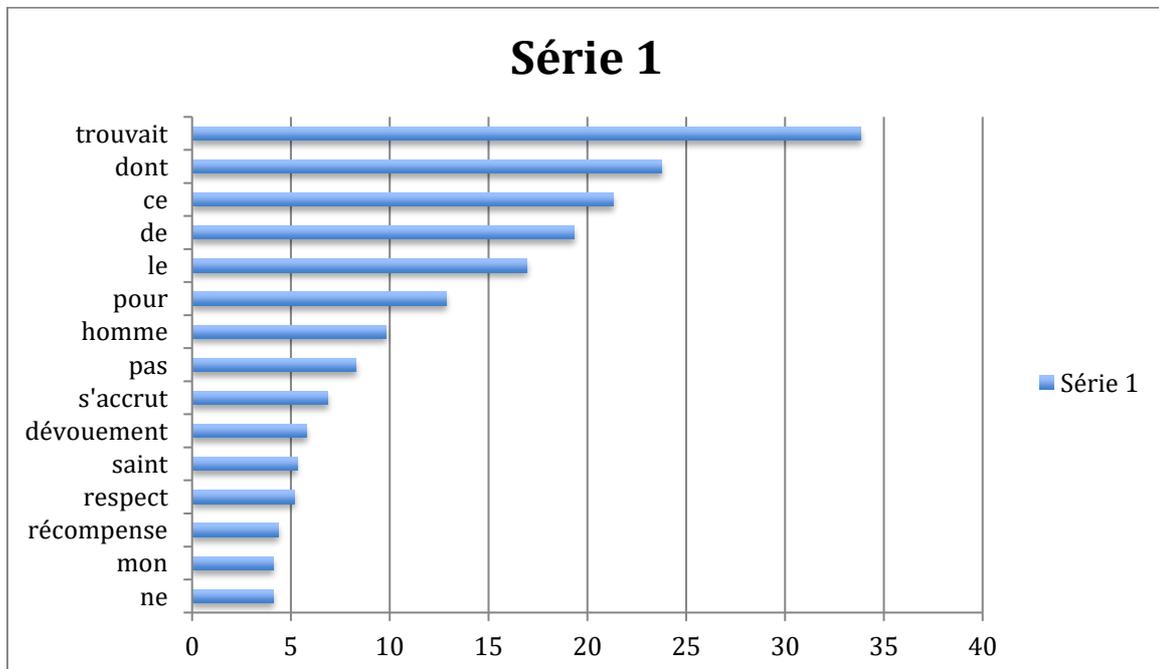
MACCHI, Yves (2015, juin). *La chronosyntaxe : genèse et développement d'une théorie*. Conférence inédite présentée lors de la journée « S'aCorpsDer au fil des mots : cognématique et chronosyntaxe » (Marine POIRIER, org.), Laboratoire junior ERILIIS – Université Rennes 2, France.

Annexe

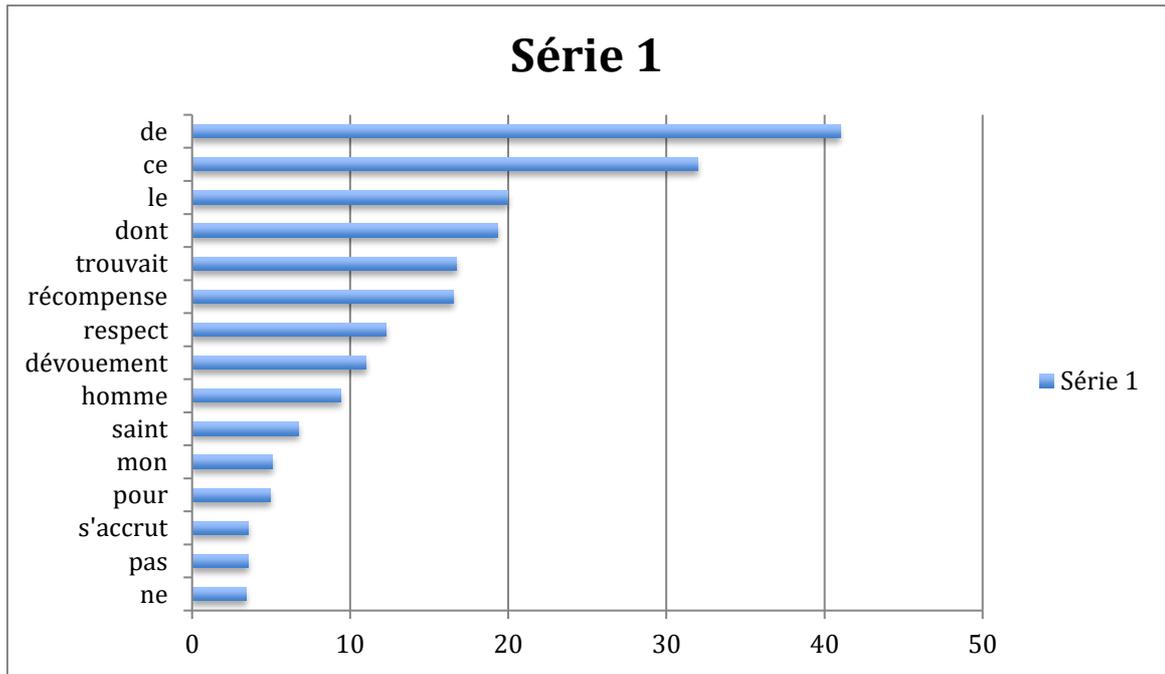
Graphiques des temps de latence obtenus pour les unités isolées



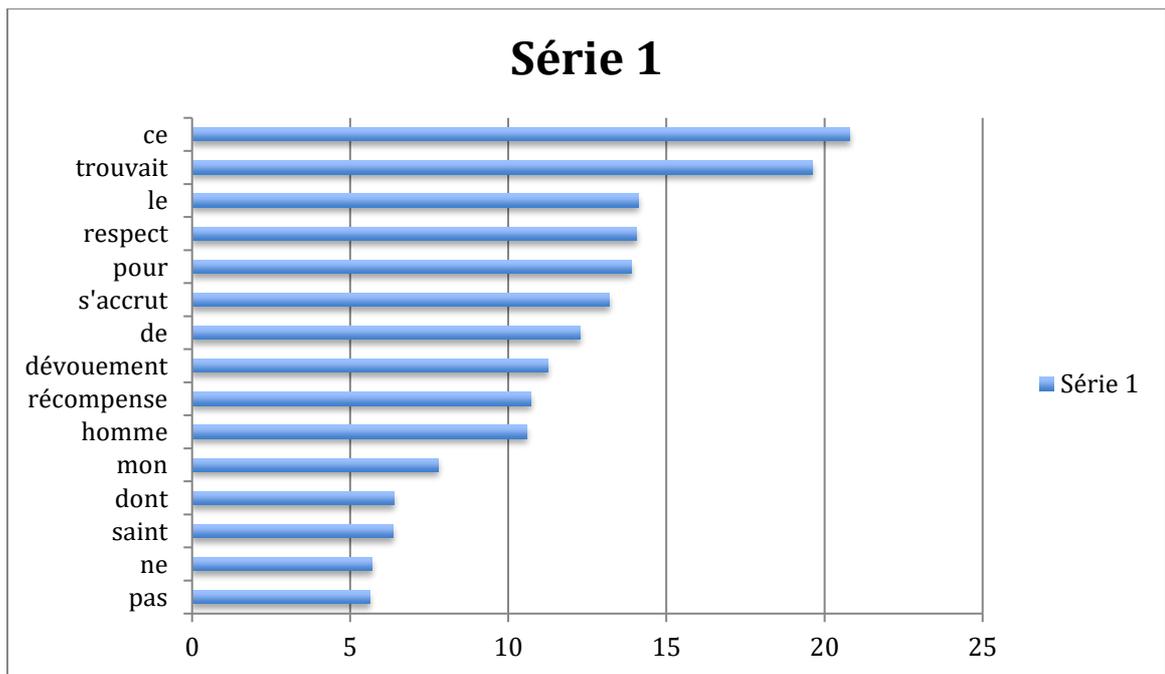
Graphique 1. Comparaison des temps de latence chez Agathe (en secondes)



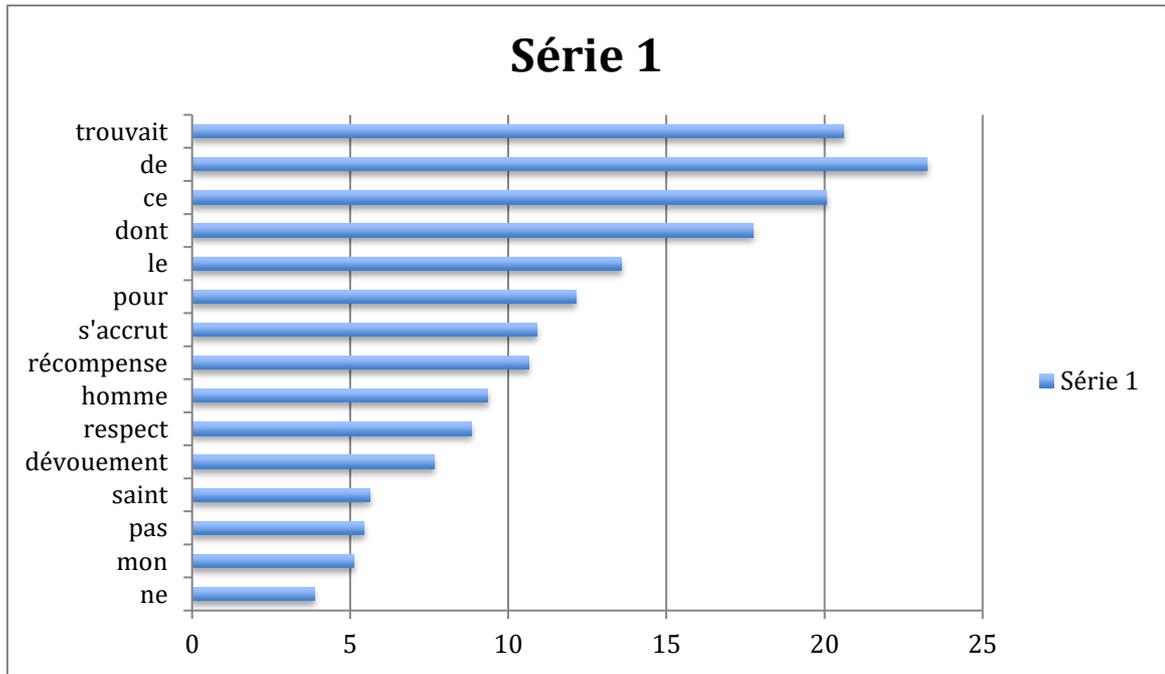
Graphique 2. Comparaison des temps de latence chez Nicolas (en secondes)



Graphique 3. Comparaison des temps de latence chez Gaële (en secondes)



Graphique 4. Comparaison des temps de latence chez Florian (en secondes)



Graphique 5. Comparaison des temps de latence moyens par unité chez les 4 sujets (en secondes)